



Verweiblichung oder Verweichlichung?

Berufe haben kein Geschlecht, aber ein Image. Und dieses Image verändert sich, je nachdem wie hoch der Anteil an Frauen beziehungsweise Männern in einem Beruf ist. Und mit dem Image verändert sich auch die Bezahlung. Steigt der Frauenanteil, sinken Ansehen und Lohn. Was nun wie ein Kausalprinzip anmutet, ist nicht unabänderlich, sondern lässt sich durch gezielte Massnahmen beheben.

*Regula Stämpfli**

Berufe haben ein Image. Manche sind gesellschaftlich geachtet, manche verachtet, einige bleiben unbeachtet. Interessanterweise geniessen viele Berufe, die von Frauen ausgeübt werden, meist wenig Achtung. Putzfrauen, Hausfrauen, Krankenschwester, Kindergärtnerin, Tagesmütter beispielsweise sind Berufe, die sich

nur mit grossen Verrenkungen ins Männliche und in gleichwertigen Lohn übersetzen lassen. Putzmänner gehen ja noch, Hausmänner bleiben selten, Krankenpfleger klingen schon vornehm, Kindergärtner werden meist nicht angestellt und Tagesväter sind weitgehend unbekannt. Begriffe beschreiben nicht nur Realitäten, sehr oft konstruieren Wörter auch die Wirklichkeiten. «Kuhschweizer» beispielsweise war in der frühen Neuzeit deswegen eine so geläufige und diskrimi-

nierende Bezeichnung der Eidgenossen, weil ausgerechnet in der kleinen Alpenrepublik die Männer und nicht die Frauen die Kühe melkten. Das war im damaligen Resteuropa etwa genau so skandalös, wie wenn in der heutigen Schweiz Christoph Blocher plötzlich im Bundeshaus begänne, für seine Enkel Socken zu stricken! Die Eidgenossen liessen sich jedoch nicht beirren und verwehrt Frauen bis noch vor relativ wenigen Jahren den Melkberuf!

Diese in der Kürze beschriebene Reflektion zu Geschlecht und Beruf zeigt zwei Dinge: Erstens kämpfen alle Frauenberufe – vor allem in der Schweiz – um Anerkennung. Zweitens gewinnen Männerberufe sofort an Status, selbst dann, wenn sie anderswo lächerliche Frauenarbeiten sind.

So ist es nicht verwunderlich, dass Ärzte in Russland kaum etwas verdienen, in Indien wenig Besonderes sind und im Iran alles andere als einen Götterstatus geniessen. Denn russische, indische und iranische Ärzte sind in der Mehrzahl Frauen. Umgekehrt bewegen sich beispielsweise die Hirnchirurgen in der Schweiz grad knapp unterhalb der Nirvanagrenze. Der Frauenanteil in diesem Fachbereich bewegt sich entsprechend im einstelligen Prozentbereich.

Es ist also einfach: Je mehr Macht irgendeine Position bietet, umso weniger Frauen sind zu finden. Die Feminisierung eines Berufes bringt immer eine Abwertung mit sich. Doch offenbar sind solche Zusammenhänge zu einfach, um laut geäussert zu werden. Nur so ist zu erklären, dass vor allem Sozialwissenschaftler alles daransetzen, kluge Erklärungen zu erfinden, weshalb denn Berufe geschlechtskonnotiert sind. Als ob die Ursache etwas an der Wirkung verändern würde! Etwas gesunder Menschenverstand täte es auch.

* Dr. rer. pol., Politologin, Dozentin, Buchautorin (www.regulastaempfli.ch)

Denn ökonomisch gesehen haben Berufe kein Geschlecht. Sie kriegen nur dann eines, wenn die Berufstätigkeit mit der gesellschaftlichen Reproduktionsfunktion, sprich Gebären, verknüpft wird. Dann kriegen alle Frauen, ob sie nun Kinder haben oder nicht, plötzlich einen doppelten Gebrauchswert. Sie werden in ein Wertesystem eingebettet, welches sie als Reproduzentinnen und Produzentinnen definiert. Und wenn die Arbeitsplätze knapp sind, müssen Frauen dann sofort an den Putzlappen statt ans Skalpell. Selbst wenn ihnen der Staat eine teure Chirurgenausbildung mitfinanziert hat. Wie lange die Politik, Wirtschaft und Kultur sich diese Fehlinvestitionen noch leisten können, nur um ein Werte-Mittelaltertum zu pflegen, steht in den Sternen. Dabei wäre es einfach, Produktion und Reproduktion als ökonomische Bereiche voneinander abzukoppeln oder so zu organisieren, dass die Reproduktion die Produktion nicht unterbricht. Oder Produktion nicht die Reproduktion behindert – siehe Überalterungsdebatte.

Ein Blick nach Schweden, Dänemark, Norwegen und Finnland genügt. Alles Länder, deren wirtschaftliche Wachstumsraten über derjenigen der Schweiz liegen. Alles Länder, die übrigens zufällig nicht nur eine hohe Frauenerwerbsquote, sondern auch eine hohe Frauenmachquote haben! Doch hierzulande dümpeln auch studierte Frauen in unterbezahlten Posten, Teilzeit und, wenns hochkommt, im mittleren Kader vor sich hin und versinken in Rabenmutter-, Selbstverwirklichungs- und Antifeminismusdiskursen. Während die Männer frisch-fröhlich den Zeugungsstreik und ihre Karriere geniessen.

Eine etwas arg polemische und kulturpessimistische Analyse? Nicht doch. So könnte wohl die Schlagzeile der «Frankfurter Allgemeinen Sonntagszeitung» vom 19. März 2006 auch als Konsequenz der wachsenden Feminisierung des Arztberufes in deutschsprachigen Gebieten verstanden werden: «Vom Halbrott zum Depp der Nation. Deutsche Klinikärzte streiken.» Wie immer dem auch sei. Verweiblichung eines Berufes bringt immer Gefahren mit sich. Aber langfristig endlich auch eine Normalisierung. Denn zwischen Halbrott und Deppen gibt es ja im real existierenden Leben glücklicherweise ein paar Lohn- und Zwischenstufen.



Féminisation ou affaiblissement?

Les professions n'ont pas de sexe, mais une image. Et cette image se modifie selon l'évolution de la proportion respective des femmes et des hommes dans ces professions. Et avec l'image, la rémunération change également. La considération et les salaires diminuent avec l'augmentation de la proportion de femmes. Ce qui donne l'impression d'être un principe de causalité n'est cependant pas immuable et peut être aplani par des mesures ciblées.

*Regula Stämpfli**

Les professions ont une image. Certaines jouissent d'une estime particulière dans la société, d'autres sont méprisées et on n'accorde aucune attention à quelques-

unes. Il est intéressant de constater que de nombreuses professions exercées par les femmes ne font l'objet que de peu d'attention. Les femmes de nettoyage, les femmes de ménage, les infirmières, les jardinières d'enfants, les mamans de jour sont par exemple des professions qui ne

* Dr rer. pol., politologue, enseignante, auteur de livres (www.regulastaempfli.ch)



se laissent décliner au masculin et avec un salaire équitable qu'avec de grandes difficultés. On a bien des hommes de nettoyage; les hommes de ménage ne restent pas longtemps dans un tel poste; infirmier sonne déjà plus noble; on n'emploie presque pas de jardiniers d'enfants et les papas de jour sont largement inconnus. Les termes ne font pas que décrire des réalités, mais les mots construisent très fréquemment aussi la réalité. Au début des Temps modernes, on utilisait par exemple couramment le terme discriminatoire (ndt: parce que au masculin) de «Kuhschweizer» pour décrire les Confédérés, parce qu'on pensait que dans ce petit pays alpin, c'étaient les hommes et non pas les femmes qui traient les vaches. Dans l'Europe d'alors, c'était à peu près aussi scandaleux que si, dans la Suisse d'aujourd'hui, Christophe Blocher se mettait tout à coup à tricoter des chaussettes pour ses petits-enfants! Les Confédérés ne se laissèrent pourtant pas déconcerter et continuèrent jusqu'à il y a relativement peu d'années à interdire aux femmes la profession de trayeuse!

Ce raccourci de réflexion sur sexe et profession montre deux choses: premièrement, toutes les professions féminines luttent – surtout en Suisse – pour leur reconnaissance. Deuxièmement, les professions exercées généralement par les hommes gravissent aussitôt l'échelle sociale, même si ailleurs elles sont considérées comme des travaux ridicules de femmes. Il n'est ainsi pas étonnant que les médecins en Russie ne gagnent pratiquement rien, ne sont rien de particulier en Inde et qu'en Iran ils ont un tout autre statut que celui de dieux en blanc. Car en effet, les médecins russes, indiens et iraniens sont pour la plupart des femmes. A

l'inverse, en Suisse, les neurochirurgiens par exemple se trouvent presque à la limite inférieure du nirvana. En effet, la proportion de femmes dans cette spécialité est du domaine du pour-cent.

C'est donc simple: plus une position offre de puissance, moins on y trouve de femmes. La féminisation d'une profession entraîne toujours avec elle une dévalorisation. Mais visiblement, de tels rapports sont trop simples pour être exprimés de manière recevable. Au sujet de la connotation sexuelle des professions, on n'accepte volontiers que les explications «pointues» issues avant tout des réflexions des spécialistes en sciences sociales. Comme si la connaissance de la cause pouvait changer quelque chose à l'effet! Une quelque peu saine compréhension de l'être humain serait plus proche de la question à résoudre.

Du strict point de vue économique, les professions n'ont pas de sexe. Elles n'en reçoivent un que lorsque l'activité professionnelle est rattachée à la fonction de reproduction de la société – mots-clés grossesse et accouchement. Alors toutes les femmes, qu'elles aient des enfants ou non, reçoivent tout à coup une double valeur utilitaire. Elles sont insérées dans un système de valeurs qui les définit comme des reproductrices et des productrices. Et quand les postes de travail se font rares, les femmes doivent tout de suite se rabattre sur les chiffons plutôt que sur le scalpel; quand bien même l'Etat a cofinancé une onéreuse formation de chirurgienne. Combien de temps la politique, l'économie et la culture pourront-elles encore s'offrir ces erreurs d'investissement, juste pour perpétuer une échelle de valeurs moyenâgeuse? – le changement n'est pas pour demain! Il serait pourtant

simple de découpler production et reproduction comme des domaines économiques séparés, ou bien d'organiser l'économie de telle manière que la reproduction n'interrompe pas la production. Ou que la production n'empêche pas la reproduction – voyez les débats sur le vieillissement de la population.

Un coup d'œil sur la Suède, le Danemark, la Norvège et la Finlande suffit. Tous ces pays ont un taux de croissance économique supérieur à celui de la Suisse. Comme par hasard, non seulement la proportion de femmes y exerçant une activité lucrative est élevée, mais la cote de pouvoir des femmes y est également supérieure! Pourtant chez nous, même des femmes ayant fait des études supérieures végètent à des postes de travail sous-payés à temps partiel et parvenues tout au plus à un statut de cadre moyen, il y en a qui finissent par sombrer sous les discours de mère dénaturée, épanouissement personnel et antiféministes. Tandis que les hommes jouissent béatement de la grève de la procréation et de leur carrière. Une analyse méchamment polémique et pessimiste du point de vue culturel? Non pas. On pourrait d'ailleurs aussi bien comprendre le gros titre du «Frankfurter Allgemeinen Sonntagszeitung» du 19 mars 2006 comme une conséquence de la féminisation croissante de la profession de médecin dans les contrées germanophones: «De demi-dieu à balourd de la nation. Les médecins allemands font la grève.» Quoi qu'il en soit, la féminisation d'une profession comporte toujours des dangers. Mais à long terme finalement aussi une normalisation. Car entre demi-dieu et balourd, il y a bien heureusement dans la vie réelle quelques degrés de salaire et des degrés intermédiaires.